



Pensionnat indien de Guy, à Sturgeon Landing, entre 1927 et 1945, (école Ste-Thérèse à Sturgeon Landing, Archives Deschâtelets-NDC, Fonds Deschâtelets, Keewatin)



Des étincelles d'une lampe à souder utilisée par le personnel d'entretien lors de travaux de réparation mettent feu à la salle des machines du pensionnat de Sturgeon Landing. L'incendie se propage rapidement et rase l'école. Photo : M^{re} Martin Lajeunesse, O.M.I., et le révérend père Antonio Giard, O.M.I., devant l'école en feu le 4 septembre 1952. Archives de la Société historique de Saint-Boniface, archidiocèse catholique romain de Keewatin – Le Pas, N3637.



Des élèves du pensionnat de Guy, vers 1937. Archives Deschâtelets-NDC, Fonds Deschâtelets, Keewatin.

PENSIONNAT INDIEN

Le pensionnat indien de Guy (Ste-Thérèse) (Traité n° 6), dirigé par les Oblats de Marie Immaculée, congrégation de l'Église catholique romaine (archidiocèse de Keewatin – Le Pas), ouvre ses portes en 1926 à Sturgeon Landing, en Saskatchewan. Le père Doyon, son premier directeur, a, semble-t-il, « l'habitude de prendre des enfants métis nécessitant comme élèves pensionnaires ». Comme ces élèves ne sont pas examinés au préalable par un médecin, il y a, selon l'agent des Indiens Samuel Lovell, une « sérieuse possibilité qu'ils apportent des maladies à l'école ». Le chef de la Division de la formation des Affaires indiennes, Philip Phelan, ordonne alors à Lovell d'amener le directeur à renvoyer ces élèves, parce qu'ils sont une « responsabilité provinciale ».¹

Le 18 mai 1944, Joseph et Jérémie Colomb, âgés respectivement de 16 et 15 ans, de même que Frank Morin, qui en a 15, sont introuvables à l'école. La Gendarmerie en est informée, mais ne retrace pas les garçons, qui reviennent, indemnes, le 20 mai parce qu'ils sont affamés.² Une inspection effectuée en 1949 aboutit à la conclusion que l'école est surpeuplée : le nombre de pensionnaires est passé de 125 à 156 cette année-là. En 1951, le pensionnat est « terriblement surpeuplé » et 19 garçons ont été touchés par une « épidémie assez grave ».³ À la suite d'un incendie qui rase le bâtiment le 4 septembre 1952, le pensionnat est déménagé au Manitoba, ouvrant provisoirement à Le Pas,

jusqu'à la construction d'un nouveau bâtiment à Clearwater Lake en 1959.

Jane Glennon, une travailleuse sociale, conseillère et enseignante à la retraite qui habite aujourd'hui Prince Albert, a passé sa première année d'internat au pensionnat indien de Guy, à Sturgeon Landing. Le récit de son expérience, y compris ce qui suit, est affiché en ligne à mediaindigena.com sous le titre *Sihkos' Story*.⁴

En septembre 1951, par une belle journée fraîche d'automne, ma sœur et moi avons franchi les portes d'un pensionnat pour la première fois de notre vie. Situé au milieu d'un petit village de la Saskatchewan appelé Sturgeon Landing (à environ 9 heures de route au nord-est de Saskatoon aujourd'hui), le pensionnat était construit à proximité de Sturgeon Lake.

Il était tenu par un missionnaire oblat, avec l'aide de Sœurs de Saint-Joseph qui enseignaient à quelque 200 filles et garçons et les supervisaient. La plupart des élèves étaient des Cris des bois des environs. Par contre, les quelques familles autochtones qui habitaient le village même envoyaient leurs enfants à un externat situé de l'autre côté du lac.

Dès leur arrivée au pensionnat indien de Sturgeon Landing, les enfants se faisaient dire par les religieuses de jeter les vêtements qu'ils portaient et d'enfiler à la place une sorte d'uniforme foncé. On nous assignait aussi un numéro à ce moment-là : le mien était « 32 ». Cela allait nous servir

d'« identifiant » durant toute l'année. Quand on appelait votre numéro, c'était habituellement pour un « écart de conduite » (à leurs yeux du moins); sinon, c'était pour des choses routinières, comme faire des corvées ou voir le médecin pour votre examen annuel.

Ce n'est que par la suite qu'il allait me traverser l'esprit que ce genre de traitement — où vous n'êtes connu que par votre numéro — n'est pas très différent de ce qui se passe en prison ou dans l'armée. Nous étions comme des robots à l'époque, nous faisant toujours dire quoi faire, ressentir et dire. Notre comportement était constamment surveillé. Tout devait se faire à l'unisson avec les autres filles. L'individualité n'existait dans aucun aspect de notre vie.

Ce premier jour à Sturgeon Landing, chaque enfant s'est fait épouiller, qu'il en eût besoin ou non. On nous a d'abord imbibé les cheveux d'huile de charbon (je me souviens encore de la sensation de brûlure que j'ai eue quand la sœur m'a frotté le cuir chevelu avec l'huile), puis cela été la coupe de cheveux, une coupe courte, pour les garçons et les filles. (Heureusement pour moi, j'ai été exemptée de cette étape. Mes parents s'étaient entendus avec le prêtre local et l'agent des Indiens pour m'envoyer au pensionnat à la condition qu'on me laisse les cheveux longs. Mais ma joie a été de courte durée : avec mes nattes noir de jais, j'étais une cible facile pour les filles qui voulaient me tirer les cheveux parce qu'on avait coupé les leurs et qu'elles me jalouaient. Il ne m'a pas fallu grand temps pour demander qu'on coupe ma longue chevelure comme celle des autres.)

¹Indian Affairs RG 10, Volume 6314 File 655-10, part 1. April 11, 1940 Samuel Lovell Indian Agent [TRANSCRIPTION].

²Indian Affairs RG 10, Volume 6314 File 655-10, part 2. RCMP report May 23, 1944

³NCTR school narrative "Guy Hill" [TRANSCRIPTION].

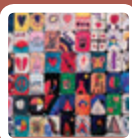
⁴<http://www.mediaindigena.com/guest/issues-and-politics/sihkos-story-part-ii-sturgeon-landing-residential-school> (reprinted with permission from author) [TRANSCRIPTION].

En janvier 1937, lorsque le chef de la Division de la formation des Affaires indiennes, Philip Phelan, apprend le décès de deux élèves (Josiah Constant et Bibiane Bighetty) au pensionnat indien de Guy, il écrit à l'agent des Indiens, S. Lovell, pour lui rappeler qu'il faut signaler tout décès d'un élève en remplissant un formulaire exprès après la tenue d'une enquête sur la cause du décès. Lovell lui répond qu'il n'a pas le formulaire en question et qu'il lui est impossible de remplir des formulaires de la sorte puisqu'il se trouve à 60 milles de Sturgeon Landing. Il lui est alors ordonné d'envoyer des formulaires au directeur de l'école du pensionnat pour qu'il les remplisse. Lovell écrit par la suite avoir reçu un formulaire du directeur, mais que celui-ci est rempli incorrectement et endommagé. À la suite de cet échange de lettres, plusieurs décès d'élèves sont rapportés comme il se doit.

Les élèves du pensionnat de Sturgeon Landing reçoivent le vaccin BCG en 1948, de sorte que seul un petit nombre d'entre eux affichent un résultat positif au test pour la tuberculose en 1949. Voir le relevé des décès d'élèves à la fin des années 1930 et au cours des années 1940 aux pages 38 et 39.

« Le chef et ses conseillers ... se sont tous plaints du pensionnat de Guy à Sturgeon Landing. Ils voulaient qu'on enseigne plus de choses aux élèves en classe et que ceux-ci reçoivent une meilleure formation en cuisine, couture et menuiserie de base. Ils ont tourné en ridicule l'idée de leur enseigner la menuiserie de décoration et ont dit qu'il leur fallait apprendre aux élèves à fabriquer des manches d'outils et à couper des poutres et des planches, car c'est ce dont ils auront besoin plus tard. C'est ce genre de chose qu'il faut leur apprendre. » Extrait du rapport de l'inspecteur Hamilton, le 6 août 1945.

Récits d'anciens élèves

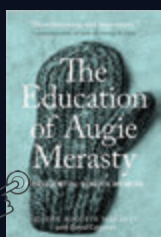


Les jeunes de l'école catholique St. Bernadette, à Regina, ont décoré des tuiles à la mémoire des élèves du pensionnat de Sturgeon Landing.



Élèves de Guy, entre 1927 et 1934. Archives Deschâtelets-NDC, Fonds Deschâtelets, Keewatin.

Le défunt Joseph Auguste (Augie) Merasty raconte dans ses mémoires, écrits avec David Carpenter, comment se déroulait sa vie de pensionnaire à Sturgeon Landing. D'après les dossiers, il a quitté le pensionnat de Guy en 1944, après y avoir passé neuf ans, et il était « très bon en menuiserie et en imprimerie ». Éditeur : University of Regina Press; conception de la couverture : Duncan Campbell; photo de couverture : Alan Clark.



INDIEN DE GUY

Mais l'épouillage n'était pas fini : il y avait encore le DDT. Après avoir appliqué la poudre blanche à l'odeur irritante, les religieuses nous ont couvert la tête, alors enduite du produit chimique, d'une serviette et nous ont envoyés au lit. Nous avons dû endurer ce traitement au DDT et serviette toute la nuit. Si quelqu'un savait à l'époque que le DDT pouvait être extrêmement dangereux pour la santé, il ne nous l'a certes pas dit, à nous, enfants.

Les 200 enfants au pensionnat cette année-là étaient répartis également : 100 filles et autant de garçons. Leur âge variait de six à 18 ans. La quasi-totalité du temps, les enfants étaient strictement séparés en fonction du sexe; les seules exceptions étaient les repas et les services du dimanche. Même là, on plaçait les filles d'un côté de la salle à manger ou de la chapelle et les garçons, de l'autre. Et les deux groupes n'étaient pas autorisés à se parler, quoique je me rappelle que certains d'entre nous parvenaient de temps à autre à se sourire ou à se saluer de la main pendant le repas malgré l'espace qui nous séparait.

Évidemment, la religion faisait partie de la vie quotidienne des élèves. La chapelle était située dans le pensionnat même. Sauf le dimanche, garçons et filles assistaient à la messe séparément, tous les deux jours, en alternance. Il y avait des prières à chaque repas et, que nous ayons quelque chose à confesser ou non, nous devions aller à confesse chaque semaine. Je me souviens avoir un jour prétendu avoir pesté à voix basse contre un autre enfant, même si ce n'était pas vrai, juste pour avoir quelque chose à dire au prêtre. En fait, nous allions tous à l'église si souvent que j'ai déjà descendu deux volées d'escaliers en direction de la

chapelle pendant une crise de somnambulisme. Si je ne suis pas tombée et ne me suis pas blessée, c'est que la chance me souriait.

Quant à la nourriture, elle était habituellement rationnée (nous avions droit à une seule assiettée, et les portions étaient petites) et, trop souvent, c'était pourri. Notre alimentation se composait surtout de poisson, d'ordinaire du corégone. Et même si le poisson venait du lac voisin, il n'était pas toujours très frais. Je me souviens d'une fois où j'ai dû boire du thé et de l'eau à n'en plus finir pour faire descendre mon dîner à cause de l'odeur infecte qu'il dégagait. Le petit déjeuner était en général synonyme de gruau... presque toujours saupoudré de crottes de souris. Les œufs, par contre, se faisaient rares même s'il y avait une ferme qui élevait des poules juste derrière le pensionnat.

Repensant à ces dix mois que j'ai passés au pensionnat de Sturgeon Landing, je me souviens m'être sentie démunie à presque tous points de vue : affectivement, mentalement, physiquement, spirituellement. Les marques d'affection entre élèves, comme toucher ou embrasser quelqu'un, étaient réprouvées, voire considérées comme indécentes, même entre frères et sœurs.

Me sentant limitée et ayant la plupart du temps l'impression de suffoquer, je faisais extrêmement attention de ne pas commettre d'écarts de conduite au pensionnat. Je me rappelle très bien que les enfants malades devaient étouffer leur toux la nuit de crainte qu'une religieuse ne vienne et ne leur inflige une raclée. Je me souviens d'une sœur en particulier : elle était grosse et méchante,

et certaines des filles l'avaient surnommée « Kimâmánaw », ce qui veut dire « notre mère » en cri. Je ne comprenais pas pourquoi elles l'honoraient de ce nom, parce que je me souviens distinctement l'avoir vue un jour attraper une fille par les cheveux et lui avoir frappé la tête contre le plancher de béton de notre soi-disant « salle de jeux » au sous-sol.

Comme je l'ai écrit dans la première partie, j'étais inconsolable le premier soir que j'ai passé au pensionnat, malgré tous les efforts de ma sœur pour me reconforter. C'était la même chose tous les soirs : les larmes me venaient aux yeux et coulaient. J'étais introvertie et intériorisais la douleur que me causait être séparée de la majorité de ma famille. Mais tant bien que mal, j'ai survécu jusqu'en juin où je suis allée rejoindre ma famille à Southend pour l'été. J'ai essayé d'en profiter le plus possible. Chaque fois que je pensais à mon retour à Sturgeon Landing, je me jurais de trouver un moyen de l'éviter, ce qui m'a finalement amenée à planifier de m'enfuir dans le bois quand viendrait le temps de monter dans l'avion qui nous ramènerait.

Puis est arrivé un jour merveilleux, à la fin d'août 1952, où le prêtre local a informé tous les parents à Southend que le pensionnat de Sturgeon Landing avait été détruit par un incendie. Cela a été une des journées les plus heureuses de ma vie. Cela a renouvelé en moi l'espoir que je pourrais alors rester dans ma famille et recréer ce qui existait entre nous auparavant. Il me restait à apprendre la décevante nouvelle qu'un autre pensionnat serait mis à disposition et, très peu de temps après, prendrait à son tour le contrôle de ma vie.